

## HOMÉLIE 33

«La charité est patiente et bonne; elle n'est point envieuse, ni inconstante, ni orgueilleuse.»

1. Le peu de valeur de la foi, de la science, de la prophétie, du don des langues, des autres dons, de la vie parfaite et du martyre, quand ils sont privés de la charité, le peu de valeur de ces choses une fois proclamé, il était nécessaire de retracer l'immense beauté de cette vertu. L'Apôtre n'y fait pas défaut : il anime en quelque sorte son image d'éclatantes couleurs, il en raccorde les diverses parties. Entendez, mes frères, comment il s'exprime, pesez bien chacune de ses paroles, et voyez à la fois l'excellence de la charité et l'habileté de celui qui la décrit. Ce par quoi il commence, ce qu'il donne comme la première cause et la racine de tous les biens, c'est la patience. La patience est, en effet, la source de la sagesse. Voilà pourquoi le sage disait : «L'homme patient manifeste une grande sagesse; l'homme emporté fait preuve d'une grande folie.» (Pro 14,29) Il déclarait ailleurs la patience plus terrible qu'une ville forte; c'est une armure invincible, une tour inexpugnable, contre laquelle les traits ennemis ne peuvent rien. Qu'est une étincelle tombant dans un abîme ? Elle s'éteint sans porter de dommage. Ainsi en est-il d'un événement imprévu sur une âme patiente : il disparaît sans la troubler un moment. Rien ne peut prévaloir contre la patience; rien n'est fort comme elle, ni une armée, ni les richesses, ni les chevaux, ni les murailles, ni les armes, ni quoi que ce soit. Au milieu de tous ces appuis, on se laisse souvent emporter par la colère, et brisé comme un faible enfant, on porte partout et l'inquiétude et le trouble. La patience nous établit dans un port assuré où nous goûtons la tranquillité la plus profonde. Qu'importent les épreuves ? Elles n'ébranlent pas le roc. Qu'importent les outrages, qui ne renversent pas la tour, et les maux, qui ne peuvent rien contre le diamant ? Car «la charité est patiente» : elle sait attendre et partout s'élever; ces deux choses se confondent facilement. Tel est le premier avantage de la charité, source intarissable de bienfaits pour ceux qui la possèdent.

N'alléguez pas ces endurcis qui, agissant mal et s'endormant dans le mal, deviennent pires qu'ils n'étaient. La faute n'en est pas à la patience, mais au mauvais usage qu'on en fait. Au lieu de ceux-là, parlez-moi donc de ces âmes pleines de douceur, qui retirent du spectacle de la patience de grands avantages. Un homme qui fait le mal sans remords, en considérant la sagesse d'une âme patiente, se sentira lui-même porté à la sagesse. Mais l'Apôtre poursuit, il ajoute à l'honneur de la charité «qu'elle est bonne.» Il ne manque pas de cœurs qui ne sont patients que pour mieux se venger du mal qu'on leur a fait, se consumant jusqu'à se perdre eux-mêmes. Or, il faut qu'on sache que telle n'est pas la charité, et c'est pourquoi l'Apôtre dit «qu'elle est bonne.» Quand elle traite avec bonté les âmes pleines de colère, ce n'est pas pour attiser, mais pour éteindre le feu qui les consume; elle s'efforce de soulager et de guérir les plaies de la colère, non seulement par la générosité de sa résignation, mais encore par ses soins et ses conseils. «La charité n'est point envieuse.» L'envie n'est pas toujours séparée de la patience, elle l'accompagne et la déprave souvent. Mais la patience, quand elle est charitable, échappe à ce défaut. «Elle n'est pas inconstante,» c'est-à-dire précipitée; car elle rend prudent, et sage, et ferme celui qui aime. L'inconstance est l'apanage des amours profanes; l'amour animé par la charité ne connaît pas ces faiblesses. Oter la colère du cœur, c'est en arracher en même temps la précipitation et la violence. La charité vivant dans nos âmes, y étouffe, comme un agriculteur habile, les germes de toutes les épines. «Elle n'est point orgueilleuse.» Combien n'en voyons-nous pas qui se glorifient du bien qui est en eux, qui s'estiment eux-mêmes parce qu'ils ne sont ni jaloux, ni méchants, ni lâches, ni téméraires ! Ces pensées ne sont pas seulement les compagnes de la pauvreté ou des richesses, elles empoisonnent souvent des choses bonnes de leur nature. Qui donc les purifiera pleinement ? La charité. Donc, vous le saurez, on n'est pas entièrement bon, parce qu'on est patient, et la patience sans la bonté, est un vice qui fait souvent entretenir en nous le souvenir des injures. Le remède, c'est donc la bonté; c'est elle qui conserve dans sa pureté la vertu. Mais la bonté peut dégénérer en faiblesse c'est un excès opposé, mais dont la charité la préserve; et voici pourquoi : «Elle n'est ni inconstante, ni orgueilleuse.» On peut être bon et patient, et céder quand même à l'orgueil; par la charité, on n'a rien à redouter de semblable.

2. Et voyez encore : l'Apôtre fait gloire à la charité, non seulement des biens qu'elle donne, mais aussi des maux dont elle préserve. Elle produit la vertu, dit-il, et ruine le mal dans sa racine, bien plus, elle l'étouffe dans son germe. Il ne dit pas, en effet : Elle triomphe de l'envie qui se montre, ou de l'orgueil qui se fait voir, mais : «Elle n'est ni envieuse, ni inconstante, ni orgueilleuse,» de telle sorte, chose admirable, qu'elle fait le bien sans peine et remporte des victoires sans combat. L'âme charitable n'a pas de grandes sueurs à répandre

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

pour gagner sa couronne, elle obtient la palme sans de grandes difficultés. Quelle peine peut-on avoir à triompher, je vous le demande, quand on ne rencontre pas d'ennemis ? «Elle ne se croit pas offensée.» Que disais-je en affirmant qu'elle n'est pas orgueilleuse ? Quoiqu'elle souffre pour celui qu'elle aime, elle ne s'en croit pas déshonorée ! Remarquez que l'Apôtre ne dit pas qu'étant déshonorée, elle supporte vaillamment la honte, mais qu'elle n'éprouve même pas de honte. Quoi donc les amis de l'argent ne rougissent pas des dernières bassesses pour obtenir ce vil métal; loin d'en souffrir, ils s'en réjouissent. Et les cœurs charitables seraient plus timides pour assurer le repos de ceux qu'ils aiment ? Cela ne peut pas être, et loin de rougir des humiliations, ils rougiront de n'en pas souffrir.

N'en cherchons pas d'exemple ailleurs que dans le Christ : nous comprendrons mieux la force de cette parole. Jésus Christ notre Seigneur, outragé et souffleté par de misérables valets, ne se crut pas humilié de ses insultes : il s'en réjouissait, au contraire, et s'en glorifiait. Il ne croyait pas mal faire d'introduire avant tous les autres dans son paradis un voleur et un homicide ! Il n'avait pas honte de parler à une courtisane, en présence de tous ses accusateurs, de lui permettre de baiser ses pieds, d'arroser son corps de ses larmes et de l'essuyer de ses cheveux. Telle fut la conduite du Christ au milieu de ses détracteurs et devant ses ennemis. «Car la charité n'a pas de fausse honte.» Voilà pourquoi les pères, même les plus éclairés, même les plus savants, ne rougissent pas de balbutier avec leurs fils. Et de cela, personne ne s'étonne : on trouve plutôt cette condescendance si belle, qu'on l'appelle de tous ses vœux. Si, malgré tous ces soins, les enfants sont mauvais, les pères sont là pour les corriger, les relever, les reprendre; et leur pudeur n'est pas encore alarmée. La charité, en effet, ne saurait manquer aux convenances, elle couvre en quelque sorte de ses ailes d'or toutes les fautes et tous les crimes. Un jour Jonathas aima David, et, si humiliantes que fussent ces paroles tombées de la bouche de son père : «Fils d'une courtisane, homme efféminé,» (1 Roi 20,30) il les entendit sans rougir. Et cependant elles étaient bien dures. Fils d'une de ces femmes éhontées, dont le cœur ne recule devant aucune provocation, homme sans énergie et sans force, tu n'as rien de fort en toi, et tu vis pour ta propre honte et pour celle de la mère qui t'a engendré. – Voilà quelle en était la signification. En les entendant que fit Jonathas ? Alla-t-il se cacher sous le poids de sa honte ? Abandonna-t-il l'ami de son cœur ? Non certes; il s'honora de cette amitié, quoique son père fût roi, qu'il fût lui-même fils de roi, et David un fugitif. L'amitié n'a pas de ces regrets et la charité n'a pas de fausse honte. Les outrages alors ne nous atteignent pas; que dis-je ! ils nous deviennent une gloire et un bonheur. Jonathas, quoiqu'insulté par son père, va présenter à David, qui l'embrasse, son front destiné à porter la couronne.

Pour la charité, il n'y a pas de choses déshonorantes; elle se plaît dans ce dont on rougit le plus souvent. Sa honte, à elle, serait de ne savoir pas aimer, et de n'être pas prête à tout faire, à tout braver pour ceux qu'elle aime. Cependant n'entendez pas que je veuille parler de ce qui peut nuire, comme si l'on aidait un jeune homme à mieux satisfaire ses écarts et ses amours, ou si l'on prêtait à quiconque un appui dont l'effet pût être désastreux. Aimer de la sorte, c'est ne pas aimer; je vous le montrais naguère dans l'exemple de la femme égyptienne. Celui-là seul aime véritablement qui travaille dans l'intérêt de ceux qu'il aime; malgré toutes les protestations, s'il cherche autre chose, il devient le pire des ennemis. Nous savons qu'autrefois Rebecca, dans son amour pour son fils Jacob, fit un larcin sans rougir d'être découverte et sans rien craindre. Le péril assurément n'était pas ordinaire; mais, aux répugnances de son fils, aux objections que celui-ci lui faisait elle répondit : «Mon fils, que cette malédiction soit sur moi !» (Gen 27,13)

3. Admirez dans cette femme un esprit vraiment apostolique ! Car de même que Paul, permettez-moi cette comparaison ambitieuse, de même que Paul désira d'être anathème pour les Juifs, elle consentait à être maudite pourvu que son fils fût béni. Elle cédait à son fils tous les biens, puisqu'elle ne devait pas être bénie avec lui; elle était prête à prendre sur elle tous les maux. Et cependant quelle joie dans son cœur ! quel empressement ! quelle impatience de braver le péril et de voir l'issue de son entreprise ! Elle craignait qu'Esau prévenu, ne rendît inutiles tous ses efforts. Voyez aussi : elle parle avec concision, elle presse son fils, et d'un mot elle coupe court à toutes ses répugnances. Elle ne dit pas : Tes paroles sont vaines, et tes craintes mal fondées, puisque ton père devenu vieux n'a pas un discernement entier. Entendez plutôt son langage : «Que ta malédiction, mon fils, tombe sur moi; » pour toi, ne laisse pas échapper une si belle occasion, ne perds pas cette proie, assure-toi la possession de ce trésor. – Mais quoi ! Est-ce que Jacob ne dut pas servir quatorze années ses parents ? Est-ce que, à la honte de la servitude, il ne dut pas ajouter le ridicule qu'attira sur lui son mensonge ? Était-il donc insensible à ces épreuves ? Et lui né de parents libres, élevé dans toutes les douceurs de

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

la liberté, ne fut-il donc pas humilié d'être le serviteur de ses parents, circonstance particulière qui naturellement devait augmenter son chagrin ? – Non certes; car l'amour qui l'animait diminuait à ses yeux la longueur de sa servitude. «Et ces années lui parurent peu de jours.» (Gen 29,20) dit l'Écriture : Jacob n'était donc ni troublé, ni inquiet de sa servitude.

Elles sont bien vraies, par conséquent, ces paroles de l'Apôtre : «La charité ne manque pas aux bienséances; elle ne cherche point ses propres intérêts; elle ne s'irrite point.» En disant que «la charité ne manque pas aux bienséances,» l'Apôtre dit comment et pourquoi; or, la raison qu'il en donne, c'est «qu'elle ne cherche point ses intérêts.» Son bien-aimé étant tout pour elle, elle croit mal faire de ne pas le délivrer s'il fait mal, et, dût-elle le sauver de la honte par son propre déshonneur, elle n'en rougirait pas, ou plutôt elle l'estimerait un grand honneur : celui qui est aimé et celui qui aime ne sont qu'une même chose. L'amitié, en effet, qu'est-elle autre chose que la réunion de deux êtres ? Et ce prodige, la charité seule peut l'accomplir. Ne cherchez donc pas votre bien, pour le trouver; vous seriez déçu dans vos espérances. «Que nul, dit l'Apôtre, ne cherche son propre avantage, mais le bien des autres.» (1 Cor 10,24) De fait, nous trouvons notre satisfaction dans la satisfaction du prochain, et lui, dans la nôtre. Supposez un homme qui a déposé un trésor dans la maison de son frère et qui ne peut, quand il veut, ni le chercher, ni l'avoir en sa possession; jamais plus il ne reverra ce dépositaire infidèle. Ainsi en est-il de ceux qui séparent leur bonheur du bonheur du prochain, ils se privent des couronnes qu'une conduite contraire leur aurait méritées. Une mutuelle solidarité existe entre les hommes. Dieu l'a ainsi voulu. Quand on veut qu'un enfant engourdi suive son frère, s'il n'y veut pas consentir, pour exciter davantage la vivacité de ses désirs, et vaincre ses répugnances, on donne quelquefois à celui avec qui on veut l'entraîner les choses qui tiennent le plus au cœur du récalcitrant. Dieu n'agit pas autrement envers nous, il donne aux autres ce qui nous est utile à nous-mêmes, pour nous mieux unir tous et nous rapprocher davantage.

En voulez-vous un exemple personnel ? Ce qui m'est utile, Dieu vous en fait le dépositaire, de même qu'il m'a confié ce qui peut vous servir. Vous avez besoin de connaître ce qui plait à Dieu; j'ai mission de vous l'apprendre, et pour le savoir, vous devez avoir recours à moi : il m'est utile que vous deveniez meilleur, vos progrès dans le bien me mériteront de grandes récompenses; mais cela dépend de vous, et voilà que je suis forcé de chercher votre bien et d'attendre de votre concours ma couronne. Aussi, que Paul disait bien : «Quelle est mon espérance ? N'est-ce pas vous ?» Et encore ici : • Vous êtes mon espérance, ma joie, ma couronne de gloire.» (1 Thes 2,19-20) Les disciples étaient la gloire de Paul, et Paul la gloire des disciples. De même encore Paul s'attristait et pleurait de leur perte. Mais ce qui était utile aux disciples, Paul le possédait; c'est pourquoi il disait : «J'ai été ceint de cette chaîne pour l'espérance d'Israël;» (Ac 28,20) et encore : «Je souffre tout pour l'amour des élus, afin qu'ils obtiennent la vie éternelle.» (II Tim 2,10) On retrouve cette mutuelle dépendance dans les choses mêmes de la vie. «Le corps de la femme, dit toujours le même apôtre, n'est point à elle, mais à son mari : de même le corps du mari n'est point à lui, mais à sa femme.» (1 Cor 7,4) Et c'est ce que nous faisons nous-mêmes quand nous voulons unir nos frères : nous ne laissons à personne l'empire sur lui-même; mais, les liant en quelque sorte par une chaîne mutuelle, nous les faisons dépendre les uns des autres. Voulez-vous en voir la preuve dans la chose publique ? Le juge ne juge pas pour lui : il recherche le bien des autres. Les sujets à leur tour ont en vue le bien du prince dans leur obéissance, leur respect, leur conduite entière. Les soldats prennent les armes pour nous, et vont au-devant des périls à cause de nous; mais nous-mêmes nous travaillons pour eux, puisque nous les nourrissons.

4. Mais, direz-vous, en cela, chacun cherche son avantage. – Je le veux; avouez de votre côté, qu'il ne le trouve que dans le bien de ses frères. Si le soldat n'est pas nourri par ceux pour qui il fait la guerre, qui le nourrira ? Et qui défendra celui qui le nourrit, s'il ne le défend pas lui-même ? Voilà l'étendue de la charité; elle touche à tout, elle se mêle à tout. Écoutez encore, et ne vous laissez pas avant d'avoir appris toute l'excellence de cette chaîne d'or. Après avoir dit : «Elle ne cherche pas son propre avantage,» il révèle les biens qui sont le fruit de ce désintéressement. Quels sont ces biens ? «Elle ne s'irrite pas, elle ne pense pas le mal.» Non seulement elle détruit l'empire du vice, mais elle empêche cet empire de s'établir. Il n'y a pas : Elle s'irrite, et triomphe de sa colère, mais : «Elle ne s'irrite même pas.» Il n'y a pas : Elle ne fait pas le mal, mais : «Elle ne le pense pas;» ni : Elle ne se contente pas de ne rien faire de mal, mais «elle ne suppose même pas le mal dans celui qu'elle aime.» Et comment agirait-elle, comment s'irriterait-elle, si elle ne veut pas même s'arrêter à un soupçon mauvais contre l'objet de son amour ? «Elle ne se réjouit point de l'injustice,» c'est-à-dire du mal des autres; que dis-je ? elle va plus loin, et «se réjouit dans la vérité.» Elle félicite

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

ceux qui font le bien, selon ces paroles de Paul : «Se réjouir avec ceux qui se réjouissent, et pleurer avec ceux qui pleurent.» (Rom 12,15) Voilà pourquoi la charité n'est point envieuse, ni fière; le bien que les autres font, elle se le rend commun.

Voyez-vous comment sous les influences de cette belle vertu, l'homme peu à peu devient ange ? Plus de colère en lui, plus d'envie, plus de servitude honteuse; on le dirait affranchi des misérables conditions de la nature humaine, il entre en possession de l'impassibilité de la nature angélique. Et cependant l'Apôtre n'a pas tout dit, il réserve pour la fin les plus grandes merveilles; et voici qu'il ajoute : «Elle supporte tout.» Sa patience et sa douceur ne recalent devant rien; ni les ennuis, ni les peines, ni les outrages, ni les coups, ni la mort même, ni quoi que ce soit ne la découragent. Voyez encore le bienheureux David. Savez-vous rien de pénible au cœur d'un père comme la révolte d'un fils avide de domination et qui soupire après sa mort ? Le grand roi connut cette épreuve, et il l'endura avec courage, sans prononcer une parole amère contre son fils rebelle, priant pour lui et laissant à ses généraux le soin de le vaincre et de le ramener. C'est que sa charité reposait sur un fondement inébranlable. Donc la charité supporte tout; et l'Apôtre marque la vertu et les effets de cette prérogative en ces termes : «Elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout.» – «Elle espère tout;» qu'est-ce à dire ? Qu'elle attend de son bien-aimé la réalisation de tous les biens. S'il est méchant, elle le corrige, elle le prévient, elle l'entoure de toute sa sollicitude. «Elle croit tout.» Non seulement elle espère, mais elle croit, et, quand même ses espérances seraient déçues, quand même ses soins seraient repoussés, elle serait encore inébranlable. Car «elle souffre tout; la charité ne finira jamais.» Voilà le couronnement de la charité ! Voilà son plus beau privilège ! «Elle ne finira jamais;» c'est-à-dire que les épreuves ne l'affaiblissent pas, ne la font pas mourir; elle aime absolument. Quoiqu'il arrive, vous n'amènerez jamais un cœur qui aime à avoir de la haine; aimer toujours c'est le propre du véritable amour. Tel était l'amour de Paul, et c'est pourquoi il disait : «Je travaille à exciter l'émulation dans l'esprit de ceux qui sont ma chair;» (Rom 11,14) et il persévéra dans l'espérance. Il exhortait encore Timothée en ces termes : «Il ne faut pas que le serviteur du maître s'amuse à contester, il doit être doux envers tout le monde, reprenant avec bonté ceux qui résistent à la vérité, dans l'espérance que Dieu pourra leur en donner un jour la connaissance.» (II Tim 2,24-25)

Mais quoi ! direz-vous peut-être, si les païens sont nos ennemis, ne devons-nous pas les haïr ? – Haïr leurs dogmes, oui; mais leurs personnes, non : aimez l'homme, détestez sa corruption et son égarement. L'homme est l'œuvre de Dieu; son erreur, l'œuvre du diable. Pas de confusion, s'il vous plaît, entre ce qui est de Dieu et ce qui est du démon. Les Juifs, eux aussi, étaient des hommes de blasphème et des persécuteurs; est-ce donc que Paul, le plus ardent disciple du Christ, pour cela les haïssait ? Non certes; il les aimait, au contraire, il faisait tout pour eux. «Mes vœux et mes prières demandent à Dieu leur salut,» Rom 10,1) dit-il en un endroit; et dans un autre : «Je désirais être anathème au Christ pour eux.» (Ibid., 9,3) C'est ainsi qu'Ezéchiël, les voyant mettre à mort, s'écriait : «Hélas, Seigneur, détruisez-vous tous ceux qui restent d'Israël ?» (Ez 9,8) Et Moïse, «Seigneur, dit-il, si vous leur pardonnez leurs péchés, pardonnez-leur.» (Ex 32,31) Et David, comment s'exprime-t-il ? «Seigneur, n'ai-je pas haï ceux que vous haïssez ? J'ai séché de douleur à la vue de vos ennemis, et je les hais d'une haine parfaite.» (Ps 138,21-22) Or, toutes les paroles de David dans les psaumes ne regardent pas la personne de David; car on y lit celles-ci : «J'ai habité sous les tentes de Cédar;» (Ibid., 119,5) et ces autres : «Près des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis et nous avons pleuré. (Ibid., 136,1) Or, David ne vit jamais Babylone ni les tentes de Cédar. C'est donc à une sagesse plus haute qu'il faut faire appel; et le Christ le témoignait bien quand il répondait aux disciples lui demandant d'envoyer le feu du ciel, comme du temps d'Elie : «Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes.» (Luc 9,55)

5. Autrefois il était ordonné aux Juifs de haïr non seulement l'impiété, mais les impies, afin qu'ils ne trouvassent pas, dans leurs rapports avec ces méchants, une occasion de chute, et c'est pourquoi ils ne pouvaient ni s'allier ni s'unir à eux : on les éloignait par tous les moyens possibles. Sous la loi nouvelle, parce que nous sommes appelés à une plus haute perfection et que notre conscience nous protège contre de pareils dangers, il nous est plutôt ordonné de les recevoir et de les consoler. Ils ne nous nuisent pas, et nous leur sommes utiles. Que dit-il donc ? Ne les haïssez pas, ayez pitié d'eux. Si vous avez la haine dans le cœur, comment convertirez-vous facilement l'âme égarée y comment prierez-vous pour l'infidèle ? Et cependant il faut prier pour lui; entendez Paul nous le dire : «Je vous conjure donc avant toute chose de faire des supplications, des demandes, des prières, des actions de grâces pour tous les hommes.» (1 Tim 2,1-2) Il est manifeste qu'alors tous les hommes n'étaient pas fidèles. Ecoutez encore la suite : «Pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité.» Il est

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

non moins manifeste que ces rois étaient impies et méchants. Et, donnant ensuite la raison de cette prière, il ajoute : «Car cela est bon et agréable à Dieu notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité.» (Ibid., 3-4) C'est pourquoi, s'il voit un époux fidèle uni à une femme infidèle, il ne dissout pas le mariage; y a-t-il rien de plus uni à l'homme néanmoins que la femme ? «Ils seront deux en une même chair,» est-il écrit. (Gen 2,24) Quelle sympathie ! quel amour entre ces deux êtres ! Si nous devons haïr les impies et les méchants, nous haïrions nécessairement les pécheurs, et par une progression naturelle nous nous séparerions de beaucoup de nos frères, et même de tous, puisqu'aucun d'eux, non aucun, n'est sans péché. S'il nous fallait haïr les ennemis de Dieu, notre haine devrait s'étendre non seulement sur les impies, mais encore sur les pécheurs, et alors nous serions pires que les animaux, en guerre avec tous nos frères, et pleins d'orgueil comme les pharisiens de l'Évangile. Ce n'est pas ce que Paul nous recommande : «Reprenez, dit-il, ceux qui sont dérégés, consolez ceux qui sont abattus, supportez les faibles, soyez patients envers tous.» (1 Thes 5,14) Mais alors vous objecterez peut-être ces paroles : «Si quelqu'un n'obéit pas à ce que je vous marque dans cette lettre, n'ayez point de commerce avec lui.» (II Thes 3,14-15). Oui cela doit s'entendre de nos frères, non toutefois d'une manière absolue et sans quelque réserve.

Je ne veux pas nier le sens de ces premières paroles; mais, de grâce, entendez les suivantes. L'Apôtre dit d'abord : «Ne vous mêlez pas;» ensuite il ajoute : «Ne le regardez pas comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère.» (Ibid., 5,15) C'est donc le mal qu'il fait, et non l'homme lui-même qu'il faut haïr. Que le démon cherche à nous séparer les uns des autres, on le comprend; et certes il ne manque pas d'arracher du milieu de nous la charité, afin de rendre toute correction impossible en vous jetant entre les bras de la haine, en enfonçant toujours davantage votre frère dans l'erreur pour lui rendre le salut impossible. Si le médecin et le malade se haïssent mutuellement au point de ne jamais se voir, le malade guérira-t-il jamais ? Dites-moi donc, je vous en conjure, pourquoi vous détestez votre frère ? A cause de son impiété ? Mais c'est justement pour cela que vous devez le voir et chercher à lui faire du bien; c'est votre devoir de guérir ce malade. Vous dites qu'il est incurable. Cela ne vous dispense pas de faire quand même tous vos efforts. Judas était bien incurable, et Dieu cependant ne l'abandonna pas. Du courage donc ! si, malgré vos soins, vous ne réussissez pas à le ramener de son impiété, vous serez néanmoins récompensé, et puis vous forcerez peut-être cet endurci à reconnaître votre dévouement. De cette manière toute cette gloire retournera à Dieu. Eussiez-vous le don des miracles, toutes vos merveilles étonneront moins les hommes que votre douceur, votre mansuétude et vos manières agréables. Ô puissance admirable de la charité, par laquelle tant d'âmes seront enfin délivrées du mal ! Et qu'est-ce qui peut lui être comparé ? Les miracles, les prodiges excitent l'envie dans les cœurs qui en sont témoins; la charité y engendre l'admiration et l'amour, et par l'amour, le règne de la vérité. Maintenant il peut se faire que la conversion se fasse attendre; ne vous en étonnez pas, ne précipitez rien, ne veuillez pas tout faire à la fois, laissez un moment votre frère à son émotion : après la louange viendra l'amour, après l'amour la vertu. Or, voulez-vous en comprendre toute l'excellence ? Paul la révèle en s'excusant auprès d'un juge infidèle : «Je m'estime heureux, s'écrie-t-il, d'avoir à me défendre devant vous des accusations qui pèsent sur moi.» (Ac 26,2) Loin de sa pensée sans doute d'aduler son juge; il ne se montre doux que pour gagner son cœur : et c'est ce qu'il fit en partie; car, lui condamné et tenu pour coupable, triompha de celui qui le devait juger, et celui-ci ne rougit pas d'avouer publiquement le succès de Paul, en s'écriant : «Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien.» (Ibid., 28)

6. Et Paul, que fait-il ? Il étend plus largement son filet et il ajoute : «Plût à Dieu que, non seulement vous, mais encore tous ceux qui sont ici, devinssiez tels que je suis, à l'exception de ces chaînes !» (Ibid., 29) – Que dites-vous, ô Paul, «à l'exception de ces chaînes ?» Quelle confiance peut-on avoir en vous sur tout le reste si vous rougissez de vos fers, si vous cherchez à vous en délivrer, et cela devant une si grande foule ? Est-ce que vous ne vous glorifiez pas de ces chaînes en mille endroits dans vos épîtres ? Ne vous nommiez-vous pas vous-même : Celui qui porte des fers ? Ne nous montriez-vous pas ces liens comme un beau diadème ? D'où vient que vous ne les voulez plus maintenant ? Non, dit-il, il n'est pas vrai que je veuille me débarrasser de mes chaînes ou que j'en rougisse; mais je m'accommode à la faiblesse de ceux qui m'entendent; ils ne pourraient pas encore se faire à ma glorification. J'ai appris du Seigneur qu'on ne joignait pas un morceau de drap neuf à un vieux vêtement; et c'est pourquoi j'ai parlé de la sorte. Nos dogmes ne sont pas en honneur auprès d'eux, et la croix leur est un sujet de scandale. Louer mes chaînes, ce serait rendre leur haine plus

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

violente. Pour leur faire accepter la croix, je ne leur ai plus proposé des fers. Comme ils n'ont pas sur la gloire nos idées, c'eût été une honte à leurs yeux que d'être liés et enchaînés. Il faut savoir descendre avec les petits. Plus tard ils apprendront, en même temps que la sagesse, la beauté et l'éclat que ces chaînes leur auraient donnés. – Entendez-le, en effet, vanter comme une grâce l'honneur de souffrir pour le Christ : «Dieu nous a donné, dit-il, non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui.» (Phil 1,29) Mais alors il fallait disposer ces fidèles à ne pas rougir de la croix. Il procède donc par degrés. Quand on veut introduire quelqu'un dans un palais, on ne commence pas à lui faire voir les beautés intérieures : d'abord c'est sur les richesses extérieures qu'on appelle son attention; impossible sans cela de bien juger l'ensemble et de bien comprendre les choses que l'on voit dans l'édifice. Nous devons en user ainsi à l'égard des païens, et les traiter avec douceur, avec amour.

La charité, voilà la grande institutrice qui ramènera les impies de l'erreur, adoucira leurs mœurs, rendra le chemin facile à la sagesse, amollira la dureté des âmes les plus rebelles. Voulez-vous connaître sa puissance? Donnez-moi un homme timide, ayant peur du bruit et de l'ombre; supposez-le violent, emporté, cruel comme une bête féroce, dépravé et corrompu, livré enfin à tous les vices; si vous le jetez dans les bras de la charité, il sortira de cette école transformé : sa pusillanimité aura fait place à un courage vraiment glorieux qui le disposera à prêter l'oreille à tout ce que vous voudrez. Or, ô merveille ! cette transfiguration se fera sans changement de nature et par la seule puissance de la charité ! C'est comme si une épée de plomb, en demeurant ce qu'elle est, devenait tranchante comme une arme d'acier ! Voyez plutôt le patriarche Jacob : Jacob était un homme simple, vivant dans l'intérieur de sa demeure, éloigné des travaux périlleux, gardant sa maison comme une vierge timide, toujours retiré; toujours tranquille, et laissant à d'autres les soucis des choses publiques. Or, voici que le feu de la charité s'allume en son âme, et alors que se passe-t-il ? Cet homme simple qui ne connaît que sa maison devient fort et vaillant. Je ne le dis pas de moi-même, – entendez-le de la bouche même du patriarche. – «Voilà vingt ans, dit-il à son beau-père, que je suis avec vous.» Et comment passa-t-il ces vingt ans ? Il nous l'apprend encore lui-même; car il ajoute : «Le jour j'étais exposé aux ardeurs du soleil, et la nuit aux rigueurs du froid, et le sommeil fuyait de mes yeux.» (Gen 31,38-40)

Voilà ce dont fut capable cet homme simple, retiré, voué à une vie ordinaire. Et quelle preuve plus manifeste de la timidité de Jacob que la crainte mortelle qu'il éprouve de revoir son frère Esaü ? Mais en un instant, sous l'influence de l'amour, ce cœur si craintif devient plus audacieux que le lion. Voyez, en effet, comme il se met hardiment à la tête de sa troupe, prêt à supporter les premiers coups de la mêlée qu'il croyait devoir être terrible; faisant de son corps un rempart pour protéger ses femmes, et brûlant de rencontrer avec les siens ce frère jusque-là tant redouté ! L'amour de ses épouses avait été plus fort que ses craintes. Ô puissance merveilleuse de l'amour, c'est vous qui, sans rien changer à la nature de Jacob, lui communiquâtes cette sainte et subite audace ! Cependant gardez-vous de voir dans ces paroles une accusation contre le juste. Ce n'est pas un mal d'être timide quand cette timidité est inhérente à la nature; c'est un mal d'agir par crainte contre son devoir. Une âme timide peut acquérir un grand courage si la piété la fait agir. Qu'était Moïse ? Un seul enfant d'Israël le met en fuite, et par crainte il s'exile. Or, ce fugitif qui n'avait pas osé braver les menaces d'un seul homme, à peine a-t-il goûté le miel de la charité, qu'il soupire librement et sans contrainte après la mort pour ceux qu'il aime. «Pardonnez-leur, s'écrie-t-il, leur péché, ô mon Dieu, ou bien effacez-moi maintenant de votre livre que vous avez écrit.» (Ex 32,31)

Est-il besoin de démontrer par des exemples ce que peut l'amour pour rendre doux des esprits irrités, et chastes des cœurs intempérants ? Est-ce que cela n'est pas manifeste ? L'amour ! mais il n'est rien qui résiste à sa puissance, et par là les bêtes féroces deviennent plus douces que les agneaux. Savez-vous un homme plus violent, plus féroce que Saül ? Eh bien ! quand sa fille délivra son ennemi, il ne trouva pas une parole de reproche, et lui, qui avait mis à mort presque tous les prêtres à cause de David, n'eut pas le courage de montrer la plus légère indignation contre sa fille, qui avait fait sortir David de sa maison, encore que cette action hardie fût dirigée contre loi-même. Pourquoi donc cette modération surprenante, si ce n'est parce qu'il était possédé par l'amour ? Mais la charité qui nous rend doux nous rend aussi tempérants. Supposez un époux franchement dévoué à son épouse, n'ayez pas peur qu'il l'abandonne, il lui sera fidèle malgré l'ardeur de sa concupiscence; car « l'amour est fort comme la mort.» (Can 8,6) On n'est donc voluptueux que parce qu'on n'aime pas. Puis donc que la charité est la source de toute vertu, efforçons-nous d'en orner nos âmes, afin d'entrer en possession de tous les biens qu'elle confère, et surtout de ces fruits de vie qui ne se flétrissent jamais; par là nous obtiendrons de plus les biens éternels. Plaise à Dieu qu'ils nous

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

soient un jour accordés par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.